

Un pied petit à tenir dans la main,
Les ongles longs et rougis de carmin.

Par son treillis elle passe la tête
Que l'hirondelle en volant vient raser
Et chaque jour aussi bien qu'un poète,
Chante le saule et la fleur de pêcher.

Le vieux mandarin, pris à tant de grâces, demande à la fillette ce qu'elle peut bien désirer, comment il peut reconnaître son adresse et sa beauté. Ce à quoi Tuen répondit : "Je veux apprendre à lire." Et on lui donna des maîtres.

Apprendre à lire dans un pays où l'on gagne considération, honneur et fortune par la science c'est montrer de l'ambition, et Tuen n'en manquait pas.

Si étrange que cela puisse paraître, il y a des pays barbares où les hommes sont considérés en raison de ce qu'ils savent.

Tuen apprit beaucoup.

Un jour son maître eut des difficultés avec quelque voisin turbulent. Il recourut à l'intervention de l'empereur. Il obtint satisfaction et, voulant montrer sa reconnaissance, il conduisit à Pékin, dans le palais impérial, la jeune Tuen, âgée de quatorze ans. "J'apporte, dit-il, ce que j'ai de plus précieux."

La majesté impériale ne troubla point la jeune Tuen. Elle entreprit bravement la conquête de Hsienfeng, et, peu à peu, le Fils du Ciel se laissa gagner aux attractions de cette Fille de la Terre.

Sa bouche a des rougeurs de pêche et de framboise,

Ses mouvements sont pleins d'une grâce chinoise
Et près d'elle on respire, autour de sa beauté,
Quelque chose de doux comme l'odeur du thé !

Tuen, désormais, s'appellera Tsou-Hsi ; elle sera la seconde épouse de l'empereur ; à la mort de Hsienfeng, elle sera la régente, elle deviendra la femme-roi, la forte tête du gouvernement de Pékin.

Le rôle des femmes, dans cet Extrême-Orient, est plus considérable qu'il n'apparaît aux yeux de bien des voyageurs, qui n'ont point pénétré l'esprit et les mœurs d'une société différente, sans doute, mais ayant sa raison d'être, puis-

qu'elle répond aux besoins de plus de 400 millions d'individus.

Souvenons-nous du rôle que joua la reine de Corée, cette fille de la grande famille des Min qui avait apporté, à Séoul, les mœurs et le langage de la Chine, qui veillait à la stricte observance des "rites impériaux" et qui, du fond de son "Yamen", organisait la résistance des Coréens contre les étrangers jaunes ou blancs. Elle avait l'âme dure, cruelle, mais aussi vraiment royale. Sa volonté inflexible ne s'exerçait le plus souvent que pour ce qu'elle croyait être le bien du pays.

On l'assassina. C'est le sort ordinaire des gens qui se distinguent de l'ambiant ; on s'en débarrasse, selon les pays d'une façon plus ou moins brutale, mais on s'en débarrasse ; ils sont gênants.

Depuis la mort de l'empereur Hsienfeng, c'est-à-dire depuis 1861, Tsou-Hsi seule, en fait, gouverne.

Hsienfeng eut pour successeur un fils mineur, dont la mère avait été une des femmes de second rang de l'empereur. Tsou-Hsi exerça le pouvoir en qualité de régente, et le jeune monarque une fois majeur ne tarda pas à mourir, comme par hasard.

Il fut remplacé par un enfant de quatre ans, fils du prince Chuu, et neveu de la reine, laquelle prétendait l'avoir fait adopter et désigner par l'empereur défunt. On l'appelait Kouang-Sou.

Tsou-Hsi reprit la légitime et continua à gouverner, d'accord avec Li-Hung-Tchang.

En 1887, Kouang-Sou fut déclaré majeur, mais, comme son prédécesseur, il n'a jamais joui que d'un pouvoir nominal.

Débile, efféminé, prématurément vieillot, épuisé, relégué par Tsou-Hsi dans le harem impérial, Kouang-Sou n'avait rien d'un réformateur.

Et, cependant, un jour, il révoqua Li Hung-Tchang, conseiller de l'impératrice, et le plus illustre représentant de l'ancien régime, et promulgua divers édits qui proclament son intention de faire entrer la Chine dans la voie des réformes. D'imprudents conseillers, lui persua-